AVIS PRESSANT,

O U

RÉPONSE A MES CALOMNIATEURS.

L'ÉTAT eſt obéré ; il attend ſon ſalut de l'élite des François, de ce qu'il y a enfin de plus ſage & de plus recommandable dans le Royaume. La Nation eſt agitée par une diſcorde inteſtine. Les eſprits s'exaltent, on inſiſte de nouveau, & tout devient déſeſpérant.

Il faut porter en ce moment les yeux ſur un homme proſcrit de ſa Patrie. A-t-il mérité ce traitement ? Mais s'il eſt innocent, pourquoi n'inſtruiroit-il pas la Nation des objets majeurs qui doivent l'éclairer ſur les véritables intérêts de l'Etat ? Pourquoi M. de Calonne n'a-t-il point été appelé aux Etats Généraux ? Pourquoi n'eſt-il pas condamné ou juſtifié ? Qui pourroit mieux que lui rapprocher les eſprits ? Qui a plus que M. de Calonne l'art des grandes négociations ? N'eſt-ce pas lui qui a découvert le déficit ? N'eſt-ce pas lui qui a demandé les Notables ; & les Notables n'ont-ils pas demandé les Etats Généraux ? Pourquoi la Nation, à ſon tour, ne demande-t-elle pas M. de Calonne ; & pourquoi M. Necker ne le demande-t-il pas lui-même ?

Verroit-on pour la premiere fois deux grands antagoniſtes voler l'un au devant de l'autre pour ſauver la Patrie & l'Etat ? Quand cela ſeroit, cet exemple ne ſeroit-il pas mémorable ?

A

M. Necker veut-il être plus que Roi dans sa place, comme ses ennemis l'assurent? Non, sa probité est à toute épreuve; & la véritable vertu se cache sous le voile de la modestie.

M. Necker est bon financier, & avec tous ses autres avantages, il n'a, il me semble, travaillé que pour les momens urgens.

M. de Calonne, en véritable homme d'Etat, a travaillé (pour le temps) si la Nation, dépouillée de toute personnalité, finissoit ce qu'il a ébauché, semblable à ces fameux Peintres, dont les tableaux font la richesse encore de cette ancienne Rome appauvrie, & qui, des quatre parties du Monde, n'attirent pas moins tous les regards.

Voilà mon opinion; le Ministre tout puissant ne peut la balancer sur le Ministre disgracié; je puis me tromper, mais aucun intérêt personnel ne me guide; le jour n'est pas plus pur que ma conscience: ce qui feroit peut-être la source de mon bonheur dans un autre siecle, fait mon malheur dans celui-ci.

Je n'ai que des notions très-succinctes sur la politique, mais il me semble que, dans cette circonstance, il ne s'agit pas de citer Montesquieu, Jean Jacques, ni de créer de nouvelles Lois; il ne faut que les étayer, bannir les abus, & acquitter la dette nationale. Voilà, je pense, les objets importans qu'il s'agissoit de traiter, & sur lesquels la Nation devroit être occupée depuis long-temps.

Quel génie malfaiteur s'oppose à ce travail essentiel? Quel serpent venimeux aiguillonne tous

les cœurs ? Quel lion rugiſſant enflamme toutes les têtes ? Quel démon furieux a produit cette fermentation générale ? Plus de repos, plus d'eſpoir au ſein de l'union & des plus belles eſpérances ; il faut ſe préparer à s'entr'égorger les uns les autres.

Ah ! ſi ma foible voix pouvoit retentir juſqu'au pied du Trône, ſi la Nation l'entendoit ſans ſe récrier contre mon ſexe, elle lui offriroit un moyen ſimple & ſalutaire, moyen que j'avois propoſé à pluſieurs Députés ; ce ſeroit de ſuſpendre leurs fonctions pour un mois ou ſix ſemaines. Cette trève donneroit le temps aux têtes exaltées de reprendre le calme, de faire naître de nouvelles réflexions aux Provinces, & d'envoyer à leurs Députés de nouveaux pouvoirs plus ſages & plus traitables.

Si les Etats Généraux étoient diſſous, on ne peut ſe diſſimuler que l'alarme dans l'inſtant ſe répandroit dans le Royaume ; tout ſeroit perdu, & le ſiecle de la barbarie ſuccéderoit au ſiecle de l'égoïſme.

Quoi ! la proſpérité de tous les François eſt dans les mains de la Nation, & la Nation va mettre à chaque François un poignard dans la main, ſi un retour patriotique ne ſe fait ſentir avant peu dans ces Aſſemblées !

Qu'elle jette les yeux ſur le Peuple malheureux ; qu'elle conſidere l'affliction du Monarque & la conſternation publique ; qu'elle frémiſſe enfin des maux ſans nombre que ces diſſentions peuvent produire.

Le malheureux déſeſpéré, réuni au ſcélérat

ſans aveu, vont indiſtinctement attaquer les trois Ordres dans toute la France ; & dans cette affreuſe boucherie, la Nation regrettera trop tard de n'avoir pas réuni tous ſes intérêts au ſeul bien public.

Rien n'eſt plus facile que d'exalter les têtes ; & quand la fermentation a fait de grands progrès, rien n'eſt plus difficile que d'en arrêter les effets.

Une production qui ne reſpire que le patriotiſme eſt peu goûtée de nos jours ; on ne s'attache qu'aux écrits méchans, à ces plumes brûlantes qui allument à la fois le cœur & l'eſprit des Citoyens.

Qu'ont-ils produit d'utile tous ces écrits incendiaires ? la perte de l'Etat, du Peuple, & des Grands. On les a lus ces écrits ſéditieux, & ils ont égaré le public.

Oui, j'atteſte que les Gens de Lettres ſont funeſtes aux Etats ; il les renverſent quelquefois, comme ils pourroient contribuer à les faire proſpérer, ſi l'amour du bien guidoit toujours leurs plumes.

Si l'on juge l'homme par ſes écrits, par ſes actions, ſans doute, mes maximes, & j'oſe dire ma bonne morale, n'échapperont pas à tous les véritables François.

Voilà, il me ſemble, des vérités que le ſage approuvera, & que l'inſenſé ne manquera pas de traveſtir à ſa maniere.

Je ne ſaurois m'arrêter à ces vaines clameurs ; j'ai porté mes prétentions trop loin, pour ne pas me montrer au grand jour ; il faut que je me

justifie ; on m'y force ; & c'est tout un public que j'appelle en témoignage.

La voix publique est quelquefois frivole, mais généralement elle est juste.

C'est elle qui m'encourage, son suffrage l'emporte sur la calomnie.

Des hommes inconsidérés, pour balancer le suffrage public que mes écrits patriotiques m'ont obtenu, sement par-tout que j'ai eu des amans ; certes, la remarque est neuve & sur-tout bien essentielle.

Faut-il qu'on me force encore d'ajouter qu'étant veuve à seize ans & devenue ma maîtresse, je fus plus exposée qu'une autre; mais au milieu des écueils qui m'entouroient, une carriere honorable s'est offerte à mes yeux, je m'y suis précipitée avec courage, j'ai marché long-temps sur les épines, & au moment de cueillir une rose sur mes foibles productions, des aimables françois, ou, pour dire la vérité, ce qu'il y a de plus ridicule de ce caractere, veulent que je sois jeune encore, que je m'occupe de mes charmes, que je ne songe qu'à plaire, & que je renonce absolument à la littérature.

Les plus extravagans assurent que mes ouvrages ne m'appartiennent pas, & que j'ai le sot orgueil de me parer des plumes du Paon, qu'il y a trop d'énergie & de connoissance des lois dans mes écrits, pour qu'ils soient le travail d'une femme.

Pitoyables & ridicules calomniateurs, on vous a appris à lire ; certes, la belle grace qu'on vous

a accordée ; vous en faites sur-tout un grand profit, vous en avez tiré de grandes connoissances, qui vous empêchent de reconnoître qu'à chaque ligne de mes écrits, on y trouve le cachet de l'ignorance ; mais cette ignorance n'est pas incompatible avec un génie naturel, & sans le génie, que produit l'instruction ? Des sots insoutenables, des perroquets de cour qui prononcent & jugent sans connoître ni approfondir.

Avec le génie seul, j'ai donc pu faire de grandes découvertes & proposer de bons moyens. On pourra les déguiser, mais on les suivra j'espere.

Est ce le moment de me justifier d'une injuste calomnie ? Quel est l'honnête homme qui peut dire en être exempt ? Qui n'a-t-on pas attaqué dans ce siecle ? Qui ne calomnie-t-on pas actuellement ?

Mais revenons au danger ou je vois ma patrie ; rien ne peut m'arrêter, je me suis déclarée en sa faveur, & mon parti est inébranlable.

O françois ! ô ma nation ! faut-il que je regrette d'être née parmi vous ? Non, ce sentiment ne peut entrer dans mon ame. Je veux vous convaincre, je veux désarmer mes ennemis, & si je ne jouis pas moi-même du jour de ma prospérité, un jour peut-être on citera, dans ma patrie, quelques passages de mes foibles productions ; on dira au moins : qu'auroit-t-elle fait, si elle avoit été instruite ?

Apprendra-t-on avec indifférence, que je fus la premiere qui m'occupai du sort déplorable des negres ?

Le projet de ma caisse patriotique est-il si

mal vu ? On pourra en déguiser l'exécution, mais j'avance qu'il faudra en venir à-peu-près à ce moyen. Il ne faut point d'arrêt pour poser cet impôt, il ne faut pas de travail des Etats-Généraux pour lui donner la vigueur dont il a besoin.

Celui qui commencera à ouvrir cette caisse, son nom volera à la postérité. Cette belle action convient à un prince, au meilleur des citoyens. Je ne doute pas que sous six mois toute la France n'ait imité ce zele patriotique, chacun d'après ses moyens.

La confiance est perdue, le seul patriotisme peut remédier aux maux les plus pressans ; cet impôt ne doit être considéré que comme passager & momentané.

Ensuite la nation trouvera dans son travail une nature d'impôt qui n'obérera pas le peuple & qui suffira constamment aux dépenses de l'Etat. Voilà tout ce que je puis offrir d'utile à ma nation. Si elle ne goûte pas mes moyens, du moins elle applaudira à l'intention qui les propose.

On a pu encore m'imputer que j'étois vendue au gouvernement. Que ne puis-je faire l'aveu de mes sacrifices ! Si je n'ai point fait un commerce de mes ouvrages, si je les ai donnés gratuitement à tous les françois, & si j'ai perdu mon repos & ma santé à cette ardeur patriotique, qui m'a portée vers ce genre de composition, j'avouerai à tout un public que je n'ai obéré que ma bourse & altéré mes jours ; mais la cause en est belle & précieuse à mes yeux.

Qu'on me laisse au moins ce mérite ; il fera tou-

248

jours ma gloire, & c'eſt ce que l'envie & la calomnie ne pourront obſcurcir ni détruire. Je n'attends pas de récompenſes du gouvernement, quoiqu'il ſoit fait pour apprécier les belles actions & pour encourager mon ſexe aux grandes vertus. Je ne forme que deux vœux avant ma mort, c'eſt de voir refleurir la France, & l'établiſſement de mon théâtre patriotique. Mais j'en reviens toujours à mon moyen preſſant.

En vain on multipliera les diſſertations ; inutilement on citera nos grands Ecrivains ; je garantis ſur ma tête qu'on ne pourra ramener les eſprits, qu'en les enflamant tout à coup d'un amour patriotique. Il n'y a qu'une criſe d'enthouſiaſme qui puiſſe ſauver l'Etat ; on ſait combien ces criſes ſont favorables ou pernicieuſes chez tous les peuples, & ſur-tout chez les françois.

Comparons-nous dans cette circonſtance déſaſtreuſe à une famille reſpectable, dont un des enfans vient de faire de mauvaiſes affaires qui portent atteinte à ſa réputation. Le ſang parle, l'honneur la tranſporte, & elle réunit toutes ſes forces & ſes intérêts en un ſeul ; la France eſt la mere de cette famille, le monarque en eſt le bon pere, volons en enfans zélés au devant de leurs beſoins, uniſſons-nous pour nous ſauver tous à la fois, & ne ſoyons redoutables qu'à nos ennemis.

Voilà le moyen preſſant qu'il faut mettre en uſage ; c'eſt le ſeul qui nous reſte, y en a-t-il de plus beaux ?